

Laval théologique et philosophique



La prière chez Dietrich Bonhoeffer

Jacques Doyon

Volume 32, Number 2, 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020532ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020532ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Doyon, J. (1976). La prière chez Dietrich Bonhoeffer. *Laval théologique et philosophique*, 32(2), 189–212. <https://doi.org/10.7202/1020532ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA PRIÈRE CHEZ DIETRICH BONHOEFFER

Jacques DOYON

Celui dont on a fait le « père des théologiens de la mort de Dieu » a-t-il été athée ? Si oui, la prière n'aurait aucun sens dans sa vie. Cette conclusion tirée par certains est sûrement excessive ¹.

Pour Bonhoeffer, Dieu a été du commencement à la fin un être personnel, dont la présence bienfaisante n'a cessé de l'accompagner, et qu'il a quotidiennement rencontré dans la prière. Avant de mourir, il a prié, à genoux, celui qui semblait l'abandonner aux puissances ennemies ². Il a toujours reconnu dans le destin impersonnel et aveugle que l'on ne peut subjuguier « le Dieu qui fut avec lui soir et matin et jusqu'au dernier jour » ³, comme il disait dans l'hymne qu'il a composé pour le nouvel an 1945, quelques semaines avant sa mise à mort.

Sans doute écrivait-il, en 1944 : « le Dieu qui est avec nous est celui qui nous abandonne » ⁴. De cette formule, on a retenu surtout la deuxième partie, qui semblait nouvelle et choquante : « le Dieu qui nous abandonne ». Mais la première partie est tout aussi présente et importante : « le Dieu qui est avec nous », si bien qu'on pourrait tourner la formule à l'envers et dire : « le Dieu qui nous abandonne est le Dieu qui est avec nous ». Personne peut-être n'a éprouvé plus que lui l'abandon de Dieu, mais personne non plus n'a peut-être éprouvé davantage la présence de Dieu au milieu de cet abandon.

Jean de la Croix a déjà parlé de cette étape crucifiante de la vie spirituelle, où l'on éprouve le sentiment de l'abandon de Dieu ⁵, comme Jésus sur la croix,

1. Thomas W. OGLETREE, *Controverse sur la mort de Dieu*, Casterman, S.A. Tournai, 1968, p. 16.

2. D. DONHOEFFER, *Widerstand und Ergebung*, 304 p., Kaiser, Munich, 1951, Traduction française par Lore Jeanneret : *Résistance et Soumission*, Labor et Fides, Genève, 1963, p. 206.

3. Idem, p. 195.

4. Idem, p. 162.

5. J. DE LA CROIX, Seuil, Paris, 1947, Traduction française par le Père Grégoire de Saint-Joseph, pp. 562, 574.

abandon d'autant plus pénible qu'on est certain de sa présence et de son amour pour nous, ainsi que de l'amour que nous lui portons. Cette étape est la dernière dans la voie qui mène à l'union transformante et à la pleine présence de la vision. C'est le purgatoire, ou l'enfer sans l'éternité. Bonhoeffer n'a probablement jamais lu ces textes de Jean de la Croix, mais c'est dans son expérience et sa relation au Christ qu'il a retrouvé cette dure loi de la vie chrétienne.

Nous diviserons notre exposé en trois parties. Dans la première nous verrons quelle place a occupé la prière dans la vie de Bonhoeffer. Nous dégagerons ensuite ce que Bonhoeffer dit de la prière de demande dans trois œuvres importantes : *Nachfolge* (Le prix de la grâce) ; *Gemeinsames Leben* (De la vie communautaire) ; *Widerstand und Ergebung* (Résistance et soumission). Dans la troisième partie de notre étude, nous réfléchirons sur la théologie sous-jacente à cette pratique de la prière, en nous inspirant de son *Éthique*.

I. LA PRIÈRE DANS LA VIE DE BONHOEFFER

L'enfance de Bonhoeffer n'a pas été aussi pieuse que certains aiment l'affirmer. La famille de Bonhoeffer ne fréquentait pas l'Église, même aux grandes fêtes⁶. Le père, psychiatre et neurologue réputé, se disait agnostique. Il n'envoyait même pas ses enfants à l'école du dimanche pour le catéchisme. Pour les cérémonies familiales (baptême, mariage), on avait recours au grand-père maternel, ministre et professeur de théologie pratique, et plus tard au frère de la mère, modeste pasteur de campagne. Par l'initiative de la mère, la Bible était à l'honneur à la maison ; on en lisait des extraits, surtout aux jours de fêtes : Noël, Pâques, Avent. On y discutait aussi l'histoire de l'Église, mise à l'honneur dans la famille depuis le grand-père de la mère, le bisaïeul maternel de Bonhoeffer, le célèbre historien Karl August von Hase (1800–1890), « qui avait enseigné l'histoire de l'Église et celle des dogmes à Iena, à l'appel de Goethe, alors ministre à Weimar »⁷. La mère donna aussi des leçons de religion aux jumeaux Dietrich et Sabine. Aussi les relations avec l'Église institutionnelle étaient réduites au minimum. Cependant, les enfants faisaient la prière avant et après les repas, et la prière du soir, dans la chambre à coucher, selon la volonté de la mère.

Quand D. décida, vers 17 ans, de devenir *théologien et ministre*, il surprit et déçut ses professeurs, ses compagnons de classe et sa famille, surtout son père qui, pour son fils, désirait mieux que la petite vie bourgeoise des ministres luthériens de l'époque⁸. Au cours d'un voyage qu'il effectue à Rome pendant ses études théologiques, Bonhoeffer est très impressionné par le culte public de l'Église catholique. Il assiste à la messe pontificale des Rameaux à St-Pierre, aux vêpres

6. EBERHARD BETHGE, *D. Bonhoeffer*, Kaiser, Munich, 1967, Traduction française par Étienne de Peyer : *D. Bonhoeffer*, Labor et Fides, Genève et Centurion, Paris, 1969, p. 36.

7. *Idem*, pp. 17-18.

8. *Idem*, p. 35.

du même jour à la Trinité des Monts, aux cérémonies du Vendredi Saint, à la prière du peuple à Ste-Marie-Majeure. Il y découvre l'Église concrète et l'universalité de l'Église. Le goût du concret et du réel, de même que la crainte de l'idéalisme de la pensée sans action susceptible de l'incarner sont une constante de sa vie, ainsi que son intérêt pour l'universalité qui le fera longtemps lorgner du côté du catholicisme et le fera bientôt s'engager à fond dans le mouvement œcuménique international. Le germanisme et le racisme lui paraîtront des hérésies chrétiennes... et il reprochera durement à son Eglise de ne pas avoir eu le courage de les condamner.

Jeune ministre, il fait un terme de vicariat à Barcelone (1928) au service des « Gastarbeiter » allemands. Cette période nous intéresse à cause de l'insistance qu'il met dans sa prédication à distinguer religion et foi, thème qui reviendra constamment jusqu'à la fin de sa vie⁹. Toujours la « religion » paraîtra comme une fuite individualiste et intéressée vers l'au-delà, le contraire de la foi chrétienne, qui invite plutôt à s'engager à fond dans le temporel avec un amour généreux, tout comme le Christ, même si cet engagement est mal reçu et rejeté de la part du monde pécheur. La prière de demande intéressée lui paraît suspecte, ainsi que l'insistance sur la rédemption, le salut, la résurrection, pour autant qu'elles peuvent détourner de la responsabilité et de l'engagement dans le monde. Cette pensée barthienne qu'il a constamment approfondie sera à la base de sa théologie et de sa christologie. La religion est un recours facile à un Dieu qui sauve et à un au-delà prématuré ; elle conduit non à l'amour, mais au mépris du monde et de la vie. La foi, de son côté, est l'accompagnement du Christ qui aime ce monde déchu et pécheur, et se sacrifie pour ceux qui le rejettent ou le mettent à mort.

Cette primauté de l'action et de l'implication personnelle sur la piété trop pure explique son engagement comme aumônier d'étudiants, pendant la période où il fut « privat-Dozent » à Berlin (1931-32). Elle explique aussi l'intérêt qu'il porta au problème noir (racial) pendant l'année qu'il passa à New York, au « Union Theological Seminary » (1930-31). Elle explique aussi les difficultés qu'il éprouva bientôt avec l'Église officielle, qui n'osait pas protester contre la politique raciste du régime hitlérien exprimée en particulier dans le paragraphe aryen¹⁰, qui excluait les Juifs de toute université, de tout poste officiel dans l'Église, y compris celui de ministre du culte. Selon Bonhoeffer,

une Eglise qui n'entreprend pas une action contre le national-socialisme n'a pas le droit de célébrer son culte et de prier. « Seul celui qui crie en faveur des Juifs peut aussi chanter des chants grégoriens »¹¹.

Ces difficultés avec l'Église officielle aboutirent très tôt, dans la vie de Bonhoeffer, aux événements suivants : l'accusation d'hérésie que Bonhoeffer lança avec d'autres

9. Idem, p. 104.

10. Idem, pp. 230, 260

11. Idem, p. 530.

à Bethel contre l'Église officielle et les « Deutsche Christen » en septembre 1933¹² ; son départ de l'Université de Berlin (1936), privé de toute autorisation d'enseigner à l'Université¹³ ; son exil volontaire à Londres comme ministre d'une paroisse allemande¹⁴ ; la fondation, avec d'autres pasteurs, de l'Église confessante, i.e. de l'Église qui a le courage de confesser sa foi dans des temps difficiles ; l'ouverture du séminaire pastoral (grand-séminaire) de Zingst en 1935¹⁵, déplacé ensuite à Finkenwalde, avant d'être finalement fermé par la Gestapo le 28 septembre 1937¹⁶.

De cette période mouvementée sont nés en particulier les ouvrages *Nachfolge* (Le prix de la grâce) et *Gemeinsames Leben* (La vie communautaire) que nous analyserons brièvement du point de vue qui nous intéresse.

La vie monastique catholique impressionnait aussi beaucoup Bonhoeffer. Il se rendait volontiers chez les Bénédictins d'Ettal, dans les Alpes bavaroises. Il y passa en 1940–41 quelques mois consacrés à la prière, à la réflexion et à la rédaction de son « Éthique »¹⁷. Mais le monde monastique ne l'attirait pas outre mesure. Sa doctrine de l'incarnation l'incitait plutôt à l'engagement. Il flairait dans la mystique¹⁸ une possible fuite religieuse, fuite de la réalité comparable à sa courte fugue vers New York au début de la guerre¹⁹ (du 2 juin au 8 juillet 1939), fugue qu'il interrompit rapidement parce qu'il éprouvait le devoir de participer de façon pleine et responsable au destin de l'Allemagne.

Viennent ensuite les années difficiles et mouvementées de son *engagement dans l'Abwehr* (police secrète) où il fomente avec ses amis la chute du régime nazi et la mort d'Hitler. Ce qui le conduisit en prison, où il réfléchit, trop brièvement, sur les implications pratiques de la foi chrétienne et sur l'insuffisance d'un christianisme conçu comme une religion où priment la relation avec l'au-delà, l'individualisme, la métaphysique, l'attente du salut et de la résurrection. Ces années ne sont pas vides de prière, comme on le verra ; mais la prière y est pratiquée dans un équilibre continu avec l'action, qui lui semble essentiel à la foi chrétienne²⁰. Ses journées demeurent remplies de relation avec Dieu grâce à la prière des psaumes, la lecture de la Bible, aux hymnes de Gerhardt, grâce aussi au contact avec la réalité chrétienne qui inclut tout, y compris la dure adversité du destin.

12. Idem, p. 263.

13. Idem, p. 875.

14. Idem, pp. 278, 368.

15. Idem, p. 374, etc.

16. Idem, p. 517.

17. Idem, p. 646.

18. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, p. 124.

19. E. BETHGE, p. 576.

20. E. BETHGE, pp. 633, 650.

II. LA PRIÈRE DANS L'ŒUVRE ÉCRITE DE BONHOEFFER

Dans cette deuxième partie nous examinerons brièvement certaines œuvres maîtresses de Bonhoeffer du point de vue qui nous intéresse, celui de la prière. Nous nous bornerons à trois ouvrages : *Nachfolge* (Le prix de la grâce), *Gemeinsames Leben* (De la vie communautaire), et *Widerstand und Ergebung* (Résistance et soumission), éclairé par *Ethik*.

C'est surtout dans ces deux dernières œuvres que la pensée de notre auteur est plus achevée ; c'est pourquoi nous nous y arrêterons davantage.

Nachfolge (Le prix de la grâce)

De *Nachfolge* (titre ironique qui fait référence au « Wir folgen dir » des jeunesses hitlériennes), nous retiendrons que la « suivance » du Christ²¹ ne peut en aucun cas être une foi qui dispense d'agir. Une telle interprétation de la pensée de Paul et de Luther n'a, selon Bonhoeffer, aucune valeur²². D'après lui, la foi doit être obéissance simple et immédiate au Christ. Nous ne sommes pas une Église de voyeurs, mais de disciples. « La justification par la foi au Christ ne dispense pas de la répétition avec Christ, mais l'exige »²³.

Nous découvrons encore ici le goût de la réalité, la crainte de l'abstraction, de l'illusion, de l'idéalisme. « Bonhoeffer constate que devant le nazisme, les Églises ont certes sauvegardé l'intégralité de leur credo et de leur organisation. Mais, faute d'une disponibilité sans discussion à suivre l'appel de Jésus-Christ, ne professent-elles pas la foi sans la confesser ? »²⁴

Disposition priante ? Oui, s'il s'agit de bien recevoir la parole de Dieu et sa grâce qui nous fait agir, et de célébrer dans le culte un engagement réel de disciple. Non, s'il s'agit uniquement de formules religieuses qui concernent l'au-delà.

Gemeinsames Leben (De la vie communautaire)

La prière occupe une grande place dans la communauté de Finkenwalde : prière du matin et du soir, prière pour les repas, méditation, prière personnelle, intercession pour les frères, confession, Sainte Cène.

Les psaumes constituent la prière idéale. C'est *l'homme Jésus* qui y prie par la bouche de l'Église²⁵. Ce ne sont donc pas mes sentiments personnels qui

21. A. DUMAS, *D. Bonhoeffer, Une théologie de la réalité*, 340 p., Labor et Fides, Genève, 1968, p. 129, etc.

22. D. BONHOEFFER, *Nachfolge*, Kaiser, Munich, 1937, Traduction française par Roland Revet : *Le prix de la grâce*, Delachaux, Neuchâtel, 1962, pp. 30-31.

23. A. DUMAS, *Idem*, p. 130.

24. *Ibid.*

25. D. BONHOEFFER, *Gemeinsames Leben*, 84 p., Kaiser, Munich, 1939, Traduction française par Fernand Ryser : *De la vie communautaire*, 142 p., Delachaux, Neuchâtel,

comptent, ni mes besoins, mais ceux du Christ et de l'Église²⁶. Ainsi le danger d'une prière trop intéressée est éloigné, parce que le Christ aime le monde, même quand il exerce la vengeance de Dieu pour corriger et sauver ; et parce que les besoins de l'Église importent d'abord, au-dessus des miens.

Le travail est prière²⁷, parce qu'il doit permettre de découvrir la réalité de Dieu derrière l'impersonnalité des choses. Cette pensée reviendra dans les lettres de prison, où Bonhoeffer reconnaît, au-delà de la résistance au destin, la soumission finale à la volonté de Dieu qui s'impose à travers les « puissances bienveillantes » qui écrasent l'homme²⁸. Le Christ n'a-t-il pas appelé volonté de Dieu la trahison de Judas et sa mise à mort par ses ennemis ?

La méditation est essentielle pour que je perçoive dans l'Écriture une « parole de Dieu pour moi » et qu'ainsi j'apprenne à vivre dans la compagnie de Dieu²⁹.

La prière d'intercession a aussi sa place ; mais elle concerne principalement autrui³⁰. On prie pour les besoins des autres, pour qu'ils soient épargnés de la tentation. Ainsi, on se garde encore une fois d'un égoïsme trop intéressé.

La confession au frère chrétien est aussi fortement recommandée comme moyen de grâce et de rencontre du Christ, comme moyen de réconciliation avec la communauté, par la médiation du frère chrétien³¹. Elle est aussi un accès à la croix, par l'humiliation qu'elle comporte, et à la vie nouvelle, par le fait que le mal qui est exposé et mis en pleine lumière perd par là-même sa puissance sur nous. Enfin, elle nous donne une meilleure certitude du pardon de Dieu. Celui qui ne confesse pas son péché peut être soupçonné de complaisance et de faiblesse envers lui-même.

Enfin, la Sainte Cène soude la communauté par le corps du Christ. Elle est aussi l'accomplissement de l'Église et de la communauté chrétienne³².

Bonhoeffer donne donc ici une grande place à la prière, à la prière de demande en particulier. Il faut cependant apporter les correctifs suivants : (1) l'on prie avec les psaumes, et non au gré de sa sentimentalité, comme d'ailleurs le Christ lui-même l'a fait ; (2) l'on prie pour l'Église ou pour les autres hommes (intercession) en prêtant sa bouche à l'Église, au frère chrétien, et en développant ainsi chez soi ce sens de la responsabilité qui deviendra plus tard une pièce maîtresse de l'*Ethik* de Bonhoeffer ; (3) le sens de la prière est l'accompagnement du Christ, la vie avec Dieu et avec les frères, plutôt que la satisfaction des désirs égoïstes. Ces vues annoncent déjà les formules des « lettres de prison » sur

26. Idem, p. 44.

27. Idem, p. 68.

28. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, p. 195.

29. D. BONHOEFFER, *De la vie communautaire*, p. 81.

30. Idem, pp. 71, 84, 85, 86.

31. Idem, p. 113, etc.

32. Idem, p. 124.

l'abandon de Dieu ; (4) la prière est un effort pour saisir la présence de Dieu, même derrière le visage impersonnel et hostile de la nature, de l'histoire du destin ³³.

Enfin, jamais la prière ne doit être séparée de l'action, que Bonhoeffer appelle le service des frères, service qui consiste en particulier à écouter les autres, à s'entr'aider, à accepter son prochain, en portant même ses péchés ³⁴.

Widerstand und Ergebung (lettres de prison *Résistance et soumission*)

Voici en résumé — le résumé servira de plan — les qualités et les caractéristiques de la prière de Bonhoeffer, dans ses lettres de prison.

Cette prière (1) monte du fond de l'abîme ; elle a pour occasion la détresse humaine ; (2) mais elle ne doit pas pour autant procéder d'un chantage religieux qui exploite la faiblesse humaine pour lui arracher contre son gré des cris vers l'au-delà ; (3) elle n'est pas non plus purement altruiste et désintéressée, mais elle procède de ce que Bonhoeffer appelle un égoïsme moins intéressé ; (4) elle comporte de la « résignation fière », qui n'acquiesce pas trop vite aux événements comme s'ils équivalaient nécessairement et dans tous les cas à la volonté de Dieu ; (5) elle doit respecter la polyphonie de la vie ; (6) elle ne doit pas être séparée de l'action (*Widerstand*, résistance) et de la souffrance (*Ergebung*, soumission). La prière nous maintient donc dans un difficile équilibre entre résistance et soumission, lequel nous situe avec le Christ dans la volonté de Dieu ; (7) elle doit aussi n'être pas criarde et bavarde, mais pénétrée de discrétion, de secret et de pudeur, en particulier quand il s'agit de l'expression publique de sa foi ; (8) c'est seulement à ces conditions que la prière sera non pas religieuse, mais chrétienne, qu'elle correspondra vraiment à la situation de l'homme devenu majeur depuis la Renaissance, en particulier depuis le XVIII^e et le XIX^e siècle ; c'est à ces conditions que la prière correspondra au modèle de l'Écriture, surtout de l'Ancien Testament, qui doit servir de garde-fou au Nouveau Testament ; (9) c'est d'ailleurs là que Bonhoeffer a toujours trouvé sa prière, de même que dans certains hymnes plus modernes, comme ceux de Gerhardt.

1) « Prière qui s'élève du fond de l'abîme » (janvier 1944) ³⁵ : Une première caractéristique : elle naît dans la souffrance, à l'occasion du danger :

Personnellement, ces graves attaques aériennes me ramènent de façon toute primitive à la prière et à la Bible (23 novembre 1943) ³⁶.

C'est horrible ici ; des impressions atroces me poursuivent souvent jusque dans la nuit ; je ne me remets qu'en me récitant d'innombrables strophes de cantiques ; la journée commence par un soupir plutôt que par une louange à Dieu... (15 décembre 1943) ³⁷.

33. Idem, pp. 67-68.

34. Idem, p. 91.

35. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, p. 79.

36. Idem, p. 75.

37. Idem, p. 79.

Bonhoeffer se demande pourquoi il en est ainsi :

Il nous faudra un jour parler de la prière qui s'élève du fond de l'abîme. Problème difficile. Le psaume 50 dit très nettement : « Invoque-moi au jour de ta détresse, je te délivrerai et tu me glorifieras. » Toute l'histoire d'Israël se compose de tels appels au secours... Quand les bombes frappent autour de la maison, je ne peux m'empêcher de penser à Dieu, à son jugement, au bras étendu de sa colère et à moi qui ne suis pas prêt. C'est un fait que seule la misère nous réveille et nous pousse à la prière ; je ressens cela comme une honte, et c'en est une (29 et 30 janvier 1944) ³⁸.

2) La prière qui naît dans la souffrance ne doit pas pour autant procéder d'un « chantage religieux » qui exploite la faiblesse humaine pour lui arracher de force des cris vers l'au-delà.

Il m'a toujours été impossible, dans de tels moments, de dire aux autres une parole chrétienne. Lorsque nous étions couchés à terre une fois de plus hier soir, et que quelqu'un s'écria distinctement : « O mon Dieu, ô mon Dieu... », je n'ai pu me décider à l'encourager et le consoler chrétiennement ; je sais que je regardai ma montre et que je dis seulement : « Encore dix minutes au plus ». Cela se fit spontanément et procéda sans doute du sentiment qu'on n'a pas le droit de se servir de tels moments pour un « chantage religieux ». D'ailleurs Jésus sur la croix n'a pas cherché à persuader ses deux malfaiteurs, mais c'est l'un d'eux qui s'est adressé à lui (29 et 30 janvier 1944) ³⁹.

En particulier, Bonhoeffer reproche à certains ecclésiastiques cette façon de faire.

On trouve chez certains ecclésiastiques cette attitude que nous appelons cléricale au sens péjoratif : ils flairent les péchés des hommes pour les surprendre... c'est comme si on ne connaissait une belle maison qu'en découvrant les toiles d'araignée de la plus profonde des caves, ou si on ne pouvait apprécier une bonne pièce de théâtre qu'en voyant le comportement des acteurs dans les coulisses (8 juillet 1944) ⁴⁰.

Causes de cette attitude : (a) « sa propre médiocrité » :

La révolte des médiocres se caractérise par cette attitude profonde de défiance et de suspicion devant les hommes. Cette façon de faire comporte des erreurs théologiques : Si l'homme est pécheur, il n'est pas ignoble pour autant... ce ne sont pas les péchés de la faiblesse, mais les péchés forts qui importent. Napoléon était-il pécheur à cause de ses infidélités conjugales ? (8 juillet 1944) ⁴¹.

(b) « anthropologie tronquée » :

On croit que l'être humain consiste en ses arrières plans les plus intimes et les plus profonds... La Bible ignore cette dualité... le cœur au sens biblique n'est pas l'être intime, mais l'homme entier, tel qu'il est devant Dieu. Qu'on renonce à tous les trucs ecclésiastiques et qu'on ne cherche pas dans la

38. *Idem*, p. 93.

39. *Idem*, p. 93.

40. *Idem*, pp. 157, 158.

41. *Idem*, p. 157.

psychothérapie ou la philosophie existentielle des voies existentielles d'approche vers Dieu (8 juillet 1944) ⁴¹.

(c) la « privatisation de Dieu » :

Le fait d'avoir placé Dieu hors du monde, hors du domaine public de la vie humaine... a mené à la tentative de la retenir au moins dans le domaine du « personnel », du « spirituel », du « privé » (8 juillet 1944) ⁴¹.

Ces lacunes apparaissent en particulier dans l'apologétique chrétienne.

Je crois que l'attaque de l'apologétique chrétienne contre le monde devenu majeur est : premièrement absurde, deuxièmement de basse qualité, troisièmement non-chrétienne.

1° absurde, parce qu'elle consiste à ramener un adulte au temps de sa puberté ; 2° de basse qualité, parce qu'elle consiste à profiter de la faiblesse d'un homme dans un but étranger à ses préoccupations et auquel il ne souscrit pas librement ; 3° non-chrétienne, parce qu'elle confond le Christ avec un certain degré de la religiosité de l'homme (6 juin 1944) ⁴².

Son souhait serait donc que : « On en vienne à parler de Dieu non aux limites mais au centre » (30 avril 1944) ⁴³.

3) La prière n'est pas pour autant purement altruiste et désintéressée, mais elle procède de ce que Bonhoeffer appelle « un égoïsme moins intéressé ».

Personne ne peut vivre sans espoir :

Les hommes qui ont vraiment perdu toute espérance, deviennent souvent sauvages et méchants... de là on peut percevoir « la signification vitale de l'illusion... » Si l'illusion a dans l'existence humaine un pouvoir assez grand pour maintenir la vie... combien plus grande est la puissance que possède une espérance absolument fondée, et combien invincible une existence qui repose sur elle. « Christ notre espérance »... cette formule de saint Paul est la force de notre vie (25 juillet 1944) ⁴⁴.

Égoïsme moins intéressé, « métanoïa » :

Trop d'altruisme est accablant et exigeant ! L'égoïsme peut-être moins intéressé, plus modeste (6 mai 1944) ⁴⁵.

Dans une lettre du 21 juillet 1944 ⁴⁶, il rapporte une conversation avec un jeune pasteur français (Laserra) sur ce qui constituait l'idéal de leur vie. A Laserra qui ambitionne de devenir un saint, Bonhoeffer oppose son idéal, qui est de devenir un homme de foi. Il réfléchit ensuite sur la part d'égoïsme que peut comporter ce désir de la sainteté.

Quand on a renoncé complètement à devenir quelqu'un, un saint, ou un pécheur converti, ou un homme d'Eglise,... afin de vivre dans la multitude

42. Idem, p. 146.

43. Idem, p. 123.

44. Idem, p. 172.

45. Idem, pp. 125, 126.

46. Idem, p. 169.

des tâches, des questions, des succès et des insuccès, des expériences et des perplexités — et c'est cela que j'appelle vivre dans le monde — alors on se met pleinement entre les mains de Dieu ; on prend au sérieux non ses propres souffrances, mais celles de Dieu dans le monde ; on veille avec le Christ à Gethsémani. Telle est je pense la foi, la « métanoïa », c'est ainsi qu'on devient un homme, un chrétien ⁴⁷.

Il ne s'agit pas pour autant de cultiver un idéal d'*ataraxie stoïcienne*, mais de participer à la souffrance de Dieu dans le monde :

Comment les succès peuvent-ils nous rendre insolents ou les insuccès nous troubler, si, dans la vie terrestre, nous souffrons de la souffrance de Dieu ⁴⁸. (Voir aussi la lettre du 18 juillet 1944 ⁴⁹.)

Le poème « chrétiens et païens » exprime bien, par ses antithèses, cette conversion (*métanoïa*) nécessaire à celui qui veut suivre Jésus :

Les hommes vont à Dieu dans leur misère
Et demandent du secours, du bonheur et du pain,
Demandent d'être sauvés de la maladie, de la faute et de la mort
Tous font cela, tous, chrétiens et païens.
Des hommes vont à Dieu dans sa misère,
Le trouvent pauvre et méprisé, sans asile et sans pain,
Le voient abîmé sous le péché, la faiblesse et la mort.
Les chrétiens sont avec Dieu dans sa Passion ⁵⁰.

Le fait de prier pour autrui nous garde aussi de l'égoïsme trop intéressé sans l'abolir complètement :

Promettons nous réciproquement d'être fidèles dans l'intercession l'un pour l'autre... Pour toi je demanderai la force, la santé, la patience, et que Dieu te garde des conflits et de la tentation. Demande la même chose pour moi... et que Dieu nous accorde d'être un jour devant son trône, intercédant l'un pour l'autre et rendant grâce l'un avec l'autre (18 novembre 1943) ⁵¹.

4) La prière comporte de la « *résignation fière* » (expression de Lessing que Bonhoeffer cite volontiers) qui n'acquiesce pas trop vite aux événements comme s'ils équivalaient nécessairement et automatiquement à la volonté de Dieu.

N'existe-t-elle pas, cette « *résignation fière* » qui grince des dents, si différente d'une soumission stupide, émoussée, engourdie, impassible face à l'inévitable, et qui procède d'un manque d'imagination... Les discours fiers de Job et la justification que Dieu leur apporte, contrairement à la résignation fautive, prématurément pieuse de ses amis (23 janvier 1944) ⁵².

Bonhoeffer prend appui dans l'Écriture pour ne pas se résigner prématurément à l'adversité dans ce monde-ci, en invoquant les consolations de l'au-delà.

Tout le poids ne doit pas être mis sur l'au-delà de la mort... la vie présente ne doit pas être prématurément abandonnée, en cela l'Ancien et le Nouveau

47. Idem, p. 170.

48. Idem, p. 170.

49. Idem, pp. 166, 167.

50. Idem, p. 168.

51. Idem, p. 64.

52. Idem, p. 90.

Testament concordent. Ancien Testament : Les délivrances espérées par l'Israël sont des délivrances historiques en deçà des limites de la mort. Nouveau Testament : Le Christ a vécu jusqu'au bout la vie terrestre : « Mon Dieu mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » L'espérance chrétienne de la résurrection... renvoie l'homme, d'une manière toute nouvelle et plus pressante que l'Ancien Testament, à la vie sur la terre (27 juin 1944) ⁵³.

5) Elle doit respecter la *polyphonie de la vie*.

Tout grand amour comporte le danger de nous faire perdre de vue ce que j'aimerais appeler la « polyphonie de la vie »... Je m'explique : Dieu et son éternité veulent être aimés par nous pleinement ; mais cet amour ne doit ni nuire à un amour terrestre, ni l'affaiblir ; elle doit être le *cantus firmus* autour duquel chantent les autres voix de la vie ; l'amour terrestre est un de ces thèmes à contrepoint qui, tout en ayant leur pleine indépendance, se rapportent néanmoins au *cantus firmus*. Où le *cantus firmus* est clair et distinct, le contrepoint peut s'épanouir aussi puissamment que possible. Les deux sont inséparables, et pourtant distincts, pour parler la langue de Chalcédoine, comme les natures humaine et divine du Christ (20 mai 1944) ⁵⁴.

Selon Bonhoeffer, « il y a un temps pour tout », et « il faut trouver Dieu et l'aimer à travers ce qu'il nous donne dans le présent » ⁵⁵. Comme on le verra plus loin, l'attitude radicale qui aboutit au mépris du monde et de la création, au nom de la croix et de la résurrection, équivaut à un rejet de l'Incarnation, ce qui est une vieille hérésie chrétienne.

6) La prière ne doit pas être séparée de l'action et de la souffrance. Ainsi, elle nous maintient dans un difficile équilibre entre *résistance et soumission*, équilibre qui nous situe avec le Christ dans la volonté de Dieu. Cela apparaît dans le rapport que Bonhoeffer voit entre *pensée, prière et action*, dans le rapport qu'il voit entre *action et souffrance*, dans son souci fondamental de *vivre dans la volonté de Dieu* et avec le Christ :

Nous avons appris que ce n'est pas la pensée, mais le sens de la responsabilité, qui est à l'origine de l'action... la pensée au service de l'action... La vie chrétienne ne peut avoir aujourd'hui que deux aspects : la prière et l'action pour les hommes selon la justice... (mai 1944) ⁵⁶.

On sait déjà que Bonhoeffer surprit un jour ses étudiants en théologie en leur disant : « Seul celui qui crie en faveur des Juifs peut aussi chanter des chants grégoriens » ⁵⁷.

Ce n'est pas l'action seulement mais aussi la souffrance... qui sont un chemin vers la liberté... Dans la souffrance, la libération consiste à faire passer sa cause de ses propres mains dans celles de Dieu. Dans ce sens, la mort est le couronnement de la liberté de l'homme (28 juillet 1944) ⁵⁸.

53. Idem, p. 152.

54. Idem, p. 130.

55. Idem, p. 83, lettre du 18 décembre 1943.

56. Idem, p. 137.

57. E. BETHGE, *D. Bonhoeffer*, p. 539.

58. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, p. 174.

Cette pensée, il la trouve très consolante, parce que, contrairement au début de sa captivité, il n'a plus l'espoir d'être libéré et commence à prévoir sa détention définitive, même sa mort possible. Aussi espère-t-il que cette libération qu'il a tant désirée lui sera restituée par Dieu qui ne se désintéressera pas de sa cause. On croirait entendre Job devant ses accusateurs, qui fait appel à Dieu et remet sa cause entre ses mains : « Je crois que mon défenseur est vivant, et qu'au dernier jour il sera à mes côtés pour faire éclater ma justice. » Sur ce difficile équilibre à maintenir entre résistance et soumission, on lira aussi les lettres du 29 novembre 1943⁵⁹ et du 21 février 1944⁶⁰.

« Vivre dans la volonté de Dieu », qui au bout de notre résistance, se manifeste sous la « forme masquée et impersonnelle du destin ».

Quand tout a été tenté et s'est avéré vain, on supporte mieux. S'il est vrai que tout ce qui arrive n'est pas simplement la volonté de Dieu, rien pourtant ne peut se passer sans la volonté de Dieu (Mathieu 10, 29). Cela veut dire qu'on peut s'approcher de Dieu à travers n'importe lequel événement, même le plus funeste (18 décembre 1943)⁶¹.

Dieu nous rencontre non seulement en tant que vis-à-vis, mais aussi sous la forme masquée et impersonnelle du destin (21 février 1944)⁶².

Voir aussi les lettres du 27 novembre 1943⁶³, du 22 décembre 1943⁶⁴, du 21 février 1944⁶⁵, du 11 avril 1944⁶⁶, et le poème sur les « puissances bienveillantes »⁶⁷.

Comme le Christ, le chrétien doit vivre jusqu'au bout de la vie terrestre... et ainsi seulement le Crucifié et le Ressuscité est avec lui, et il est crucifié avec le Christ... (27 juin 1944)⁶⁸.

Ainsi l'adversité et l'abandon des hommes deviennent une « suivance du Christ ».

Un prisonnier comprend mieux qu'un autre que la misère, la souffrance, la pauvreté, la solitude, le dénûment... signifient aux yeux de Dieu autre chose qu'à ceux des hommes. Car Dieu se tourne justement vers les hommes qui se détournent, et Christ est né dans une étable, parce qu'il n'y avait pas de place pour lui dans l'hôtellerie... (17 décembre 1943)⁶⁹.

Dieu nous fait savoir en Christ qu'il nous faut vivre en tant qu'hommes qui parviennent à vivre sans Dieu. Le Dieu qui est avec nous est celui qui nous abandonne. Devant Dieu et avec Dieu nous vivons sans Dieu. Dieu se laisse déloger du monde et clouer sur la croix (16 juillet 1944)⁷⁰.

59. *Idem*, p. 76.

60. *Idem*, pp. 102, 103.

61. *Idem*, p. 81.

62. *Idem*, p. 103.

63. *Idem*, p. 73.

64. *Idem*, p. 86.

65. *Idem*, p. 116.

66. *Idem*, p. 118.

67. *Idem*, p. 195.

68. *Idem*, p. 153.

69. *Idem*, p. 51.

70. *Idem*, p. 162.

Dans son poème « chrétiens et païens » ⁷¹, Bonhoeffer dit : « Les chrétiens sont avec Dieu dans sa passion ».

7) La prière doit aussi n'être pas criarde et bavarde, mais *pénétrée de discrétion, de secret et de pudeur*, en particulier quand il s'agit de l'expression publique de sa foi.

J'ai repris mes réflexions sur l'homme qui parle de sa peur. J'y vois une analogie avec ceux qui parlent ouvertement des problèmes sexuels. Franchise ne signifie pas qu'il faille découvrir tout ce qui est... Beaucoup de choses doivent demeurer voilées, et le mal, si on ne peut l'extirper, doit être au moins couvert... Depuis la chute, il doit y avoir du mystère et de la pudeur (29 novembre 1943) ⁷².

La prière des psaumes qu'affectionnait tant Bonhoeffer s'explique aussi par son amour de la discrétion sur ce qui lui est intime.

L'angoisse du Christ ne s'exprime que dans la prière, et dans les psaumes (23 janvier 1944) ⁷³.

Il voudrait que l'Église montre aussi, la même discrétion, afin de préserver son intériorité, et de ne pas dégénérer en pur culte extérieur et « flatus vocis ». Là-dessus, les lettres du 9 mars 1944 ⁷⁴, du 5 mai 1944 ⁷⁵, et celle qu'il a écrite à l'occasion du baptême d'un filleul.

Ce n'est pas à nous de prédire le jour où des hommes seront appelés à prononcer à nouveau la Parole de Dieu de telle façon que le monde en sera transformé et renouvelé. Jusqu'à ce jour, la vie des chrétiens sera silencieuse, et cachée, mais il y aura des hommes qui prieront, agiront avec justice et attendront le temps de Dieu ⁷⁶.

Cet « *arcani disciplina* » a été largement pratiquée au début de l'Église où l'on devait garder secrète la formule du credo, l'apprendre par cœur plutôt que de l'écrire, de peur qu'elle ne soit mal interprétée par les païens. De même, l'Évangile de Marc fait écho à un secret dit « messianique » que le Christ aurait gardé et révélé aux seuls intimes, de peur que sa fonction ne soit interprétée dans un sens exclusivement politique par les non-initiés ⁷⁷. De même les chrétiens doivent aujourd'hui participer à « l'incognito » de Dieu dans un monde sans Dieu, en compagnie du Christ rejeté et crucifié. La solemnisation du culte chrétien dans les offices publics peut masquer cette réalité et ce fait que l'évangile est rejeté et que Dieu est mort dans la conscience même des prétendus chrétiens.

Si Bonhoeffer fut saisi par les envoyés d'Hitler, à la sortie d'un dernier culte et d'un dernier sermon..., ce dernier acte public « religieux » lui fut presque arraché

71. *Idem*, p. 168.

72. *Idem*, p. 77.

73. *Idem*, p. 91.

74. *Idem*, pp. 106, 107.

75. *Idem*, pp. 123, 124.

76. *Idem*, p. 140.

77. A. DUMAS, *D. Bonhoeffer*, p. 230.

et commandé par ses compagnons de captivité catholiques ou athées... Bonhoeffer était donc opposé à l'Église « multitudiniste », qui diminue ses exigences pour accroître le nombre de ses membres. *L'arcani disciplina* est au fond une sauvegarde de l'Église elle-même contre le flot des masses avides et seulement extérieurement chrétiennes⁷⁸. Bonhoeffer trouve dans le fait que les Juifs ne prononçaient jamais le nom de Dieu une confirmation de sa thèse⁷⁹.

8) À ces conditions, la prière est chrétienne et non religieuse. Lui-même éprouve de plus en plus de méfiance et de peur de la religiosité⁸⁰. Il croit que la réinterprétation irrégulière du christianisme est devenue nécessaire et urgente tant pour respecter le message biblique que pour rencontrer l'homme d'aujourd'hui.

Que veut dire interpréter religieusement ? Pour moi cela veut dire parler d'une part de manière métaphysique, de l'autre, de manière individualiste. Les deux manières ne rencontrent ni le message biblique, ni l'homme d'aujourd'hui... La question individualiste du salut personnel n'a-t-elle pas disparu presque entièrement pour nous tous... Je sais qu'il paraît assez monstrueux de dire cela. Mais n'est-ce pas au fond biblique ? Après tout, la question du salut de l'âme se trouve-t-elle dans l'Ancien Testament ? La justice et le Royaume de Dieu sur la terre ne sont-ils pas au centre de tout ? (5 mai 1944)⁸¹.

C'est le seul moyen de parler du Christ aux hommes devenus religieux.

Si on découvre un jour que l'a priori religieux des hommes n'existe pas, que signifie alors cette situation pour le christianisme ? Les hommes religieux parlent de Dieu quand les connaissances humaines se heurtent à leurs limites ou quand les forces humaines font défaut — c'est un « Deus ex machina » qu'ils font apparaître... Cette manière de faire n'a de chance de durer que jusqu'au jour où par leurs propres forces, les hommes repousseront quelque peu leurs limites, et où le « Deus ex machina » deviendra superflu (30 avril 1944)⁸².

Le nouveau lieu, où parler de Dieu : là où l'homme est fort.

J'aimerais parler de Dieu non aux limites, mais au centre, non dans la faiblesse, mais dans la force, non à propos de la mort et de la faute, mais dans la vie et la bonté de l'homme...⁸².

Il faudrait lire encore les lettres du 25 mai 1944⁸³, du 30 juin 1944⁸⁴ et du 16 juillet 1944⁸⁵ où les expressions « Deus ex machina » et « Dieu bouche-trou » reviennent.

La religiosité se définit donc selon Bonhoeffer par le recours facile et prématuré à l'au-delà, reconnu comme puissance qui procure le salut dans l'éternité, qui

78. A. DUMAS, *D. Bonhoeffer*, p. 231.

79. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, p. 70, lettre du 21 novembre 1943.

80. Idem, lettre du 21 novembre 1943, p. 70.

81. Idem, p. 124.

82. Idem, p. 121.

83. Idem, p. 141.

84. Idem, p. 155.

85. Idem, p. 159.

dévalorise ainsi la temporalité, et qui intervient miraculeusement tel un « Deus ex machina » pour résoudre nos problèmes et combler nos limites. Le présupposé indispensable et le point de départ de la religiosité, c'est donc la faiblesse, les limites et le péché de l'homme.

À contre-courant de cette tendance assez pessimiste sur l'homme et ses possibilités, Bonhoeffer fait appel à la tradition d'optimisme et de confiance en l'homme, qui n'a cessé de s'imposer depuis la Renaissance, surtout aux XVIII^e et XIX^e siècles.

L'homme du XX^e siècle n'est plus un enfant qu'on doit traiter en mineur, et maintenir sous la tutelle. Il est un adulte, *devenu majeur*, qui a atteint son autonomie. Il faut lui faire confiance. Ce qui arrivera arrivera par son initiative, ou ne sera pas. Les formules de Gogarten, dans « l'homme entre Dieu et le monde »⁸⁶, reprennent et prolongent cette pensée de Bonhoeffer.

La lettre du 9 mars 1944⁸⁷ montre bien l'admiration qu'avait Bonhoeffer pour la *Renaissance*, qui a prôné les « notions fondamentales de l'humanisme : tolérance, bienveillance, mesure, respect de l'homme... et qui a été le point de départ de l'autonomie de l'homme adulte dans tous les domaines ». Le 16 juillet 1944⁸⁸, il développe cette idée, en repassant les *domaines* divers où l'homme a acquis son autonomie, et s'est mis en frais de résoudre ses problèmes en appliquant la seule méthode rationnelle et expérimentale comme si Dieu n'existait pas (« Etsi Deus non daretur ») : théologie (Herbert de Cherbourg), politique (Machiavel, Grotius), philosophie (Descartes, Spinoza), morale (Montaigne, Bodin), sciences naturelles (N. de Cues, G. Bruno). Ainsi Dieu était-il éliminé du registre des causes secondes, qui sont en concurrence avec les autres causes d'ordre expérimental, et situé à sa vraie place, dans la transcendance.

L'admiration de Bonhoeffer va aussi aux siècles par excellence de l'autonomie de l'homme, les XVIII^e et XIX^e, sans pour autant en accepter les excès. Il en fait un objet privilégié de ses lectures, comme il le dit dans ses lettres du 27 juillet 1943⁸⁹ et du 2 février 1944⁹⁰.

Combien de choses savaient les hommes du XVIII^e et du XIX^e siècles que nous avons perdues (2 mars 1944)⁹¹.

Que Dieu soit rejeté du monde prend donc deux sens chez Bonhoeffer, dont un est acceptable et l'autre non. Il est heureux que l'homme prenne au sérieux son autonomie dans le monde et se libère de la tutelle divine, et par conséquent de son infantilisme religieux qui le fait avoir toujours recours à Dieu pour se

86. H. ZHRNT, *Die Sache mit Gott*, Piper, Munich, 1966. Traduction française par A. Liefooghe : *Aux prises avec Dieu*, Cerf, Paris, 1969, pp. 185-202.

87. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, p. 106.

88. Idem, pp. 161, 162.

89. Idem, pp. 35, 36.

90. Idem, p. 96.

91. Idem, p. 53.

décharger sur lui de sa propre responsabilité. Le silence et l'absence de Dieu, par le moyen desquels il nous sèvre et nous oblige à devenir adultes, sont un résultat heureux du mouvement amorcé depuis la Renaissance. Cependant ce rejet est dialectique au sens hégélien : il a pour fonction de nous faire retrouver Dieu et son évangile à sa vraie place, i.e. comme celui qui nous aime et nous invite à aimer effectivement avec Lui nos frères les hommes. L'autonomie de l'homme ne doit pas tourner à l'athéisme pur et simple, à la déification de l'homme et de ses caprices, ou de tout autre idéal impersonnel qui tourne au mépris des personnes, comme le nazisme, le racisme ou le communisme, etc.

9) Inspiration.

Bonhoeffer, qui ne favorisait pas l'expression trop criarde et quelque peu indécente de ses propres sentiments et peurs, même dans la prière, utilisait abondamment l'Écriture pour exprimer sa foi. Il voyait en particulier dans l'Ancien Testament un garde-fou contre une fuite religieuse dans l'au-delà. L'objet de la prière des Juifs n'y est-il pas toujours des « délivrances historiques » (27 juin 1944) ⁹².

La Bible, il la lit en prison régulièrement (14 avril 1943) ⁹³ ; il rédige des commentaires de certains passages : la prière sacerdotale, des passages de l'Éthique paulinienne (25 avril 1943) ⁹⁴ ; les trois premiers commandements (27 juin 1944) ⁹⁵.

Je fais une lecture suivie de la Bible... Comme je le fais depuis des années, je lis quotidiennement le livre des psaumes ; je n'aime et ne connais aucun autre livre comme celui-là (15 mai 1943) ⁹⁶.

Il utilise aussi volontiers les cantiques de Paul Gerhardt où il rencontre une conformité remarquable avec ses sentiments.

Il est bon pour lutter contre les soucis, de lire des cantiques de Paul Gerhardt et de les apprendre par cœur, comme je le fais actuellement (14 avril 1943) ⁹⁷.

On pourra lire aussi les cantiques cités pour Noël 1943 ⁹⁸.

III. RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES

Quels sont les fondements et les conséquences des intuitions de Bonhoeffer sur la foi chrétienne ? Dans cette partie, nous nous inspirerons largement de son *Ethik* qu'il n'a pu achever, mais où est amorcée une systématisation des pensées jetées en vrac dans ses lettres de prison. Nous divisons notre exposé en quatre

92. Idem, p. 192.

93. Idem, p. 18.

94. Idem, p. 20.

95. Idem, p. 152.

96. Idem, p. 23.

97. Idem, p. 18.

98. Idem, pp. 65-68.

parties : la christologie, la réalité dialectique, le Christ comme structure du réel, la structuration du réel.

Christologie

À la base de sa pensée et de sa réinterprétation du christianisme, Bonhoeffer situe la christologie, qui comprend trois moments nécessaires : l'incarnation, la mort et la résurrection du Christ.

Le dogme fondamental auquel se réfère Bonhoeffer pour fonder son attitude, n'est pas celui de la Rédemption, qui lui paraît suspect, mais plutôt celui de l'*Incarnation* :

On prétend qu'il est décisif que dans le christianisme, l'espérance de la résurrection soit annoncée et qu'ainsi naisse une véritable religion de la Rédemption. Tout le poids est donc sur l'au-delà de la mort. Et c'est là précisément que je vois l'erreur et le danger. Rédemption veut dire délivrance des soucis, de la misère, des angoisses et des désirs, du péché et de la mort dans un au-delà meilleur. Est-ce là l'essentiel du message du Christ dans les évangiles et chez S. Paul ? Je le conteste. Le Chrétien ne dispose pas comme les croyants des mythes de la rédemption, toujours d'une dernière échappatoire vers l'Éternité : comme le Christ, il doit vivre jusqu'au bout la vie terrestre, et ainsi le Crucifié et le Ressuscité est avec lui, et il est crucifié et ressuscité avec le Christ (27 juin 1944) ⁹⁹.

En Jésus-Christ la réalité divine est entrée dans celle du monde. Le lieu où les questions de la réalité de Dieu et de celle du monde trouvent simultanément leurs réponses est désigné simultanément par le seul nom de Jésus-Christ. Ce nom contient Dieu et le monde. « Toutes choses subsistent en lui. » Dès lors on ne peut parler bien ni de Dieu ni du monde sans parler de Jésus-Christ... Il s'agit donc d'avoir part aujourd'hui en Jésus-Christ à la réalité de Dieu et du monde, de telle manière que je n'éprouve jamais la réalité de Dieu sans celle du monde, et vice versa ¹⁰⁰.

Comment Dieu et le monde se rencontrent en Christ ? Dieu aime le monde qui le tue.

Dieu a aimé le monde en Christ et s'est réconcilié avec lui... Le monde tel qu'il se comprend lui-même se défend contre la réalité de l'amour dont Dieu l'aime en Jésus-Christ, jusqu'à rejeter cet amour... c'est l'essence et la mission de la communauté d'annoncer à ce monde sa réconciliation avec Dieu, et de lui dévoiler la réalité de l'amour de Dieu, contre lequel il s'acharne dans son aveuglement ¹⁰¹.

Dieu nous aime assez pour nous laisser être, et pour nous laisser être libres, adultes, pécheurs. Il nous aime assez pour être, lui, rejeté du monde sans pour autant cesser d'aimer les pécheurs que nous sommes, même en désirant la ré-

99. Idem, pp. 152, 153.

100. D. BONHOEFFER, *Ethik*, Kaiser, Munich, 1949. Traduction française par Lore Jeanne-
ret : *Éthique*, Labor et Fides, Genève, 1965, pp. 156, 157.

101. Idem, p. 165.

conciliation avec nous pour notre bien. C'est le sens de la lettre du 16 juillet 1944¹⁰². Et il continue :

Le Dieu qui est avec nous est celui qui nous abandonne... Dieu se laisse déloger du monde et clouer sur la croix. La Bible renvoie l'homme à la souffrance et à la faiblesse de Dieu. Seul le Dieu souffrant peut aider... Il faut faire table rase d'une fausse image de Dieu, libérer le regard de l'homme, pour le diriger vers le Dieu de la Bible qui acquiert sa puissance et sa place dans le monde par son impuissance¹⁰³.

L'incarnation et la mort du Christ intéressent donc non seulement les chrétiens « explicites », les gens religieux. Mais le Christ est le Seigneur aussi bien des irréligieux et du monde entier. Le drame qui se joue a des dimensions universelles et cosmiques. Rien n'en est exclu, tout y trouve son sens véritable, et l'opposition même des hommes ou des anges y trouve sa place. Dieu veut en Jésus se réconcilier tout.

La résurrection du Christ a-t-elle encore une place dans cette dialectique ? Bonhoeffer croyait à la résurrection et à une vie meilleure. Mais il ne voulait pas qu'on se réfère prématurément à la vie de l'au-delà et qu'on néglige pour autant la vie temporelle. Voici quelques textes où il expose sa pensée sur la résurrection et sur les conclusions que nous pouvons en tirer.

Socrate sut mourir ; le Christ vainquit la mort... Savoir mourir ne signifie pas encore vaincre la mort. Ce n'est pas l'*ars moriendi*, mais la résurrection du Christ qui fera souffler un vent nouveau et purificateur sur le monde actuel. Si quelques hommes croyaient cela réellement, et si leurs actes terrestres en découlaient, beaucoup de choses changeraient. Vivre en fonction de la résurrection : voilà ce que signifie Pâques (27 mars 1944)¹⁰⁴.

De la résurrection Bonhoeffer tire donc la conséquence qu'il faut s'impliquer davantage dans le présent, plutôt que de s'en évader.

Il est vrai que l'homme reste jusqu'à sa mort, quoique déjà ressuscité avec le Christ, dans le monde des réalités avant-dernières, dans ce monde où le Christ a vécu et où se dresse sa croix. La résurrection n'abolit pas les réalités avant-dernières aussi longtemps que subsiste le monde, mais la vie nouvelle, la vie éternelle, fait irruption dans la vie terrestre toujours plus puissamment et s'y ménage une place¹⁰⁵. (Lire aussi la lettre du 29 novembre 1943)¹⁰⁶.

Bonhoeffer croit donc à la résurrection finale qui n'est pas une illusion, mais la plus ferme des certitudes¹⁰⁷. Il n'est pas d'accord là-dessus avec l'interprétation libérale donnée par Bultmann, qui abrège l'Évangile. De son côté, il essaie plutôt non pas d'éliminer cette vérité, mais de l'interpréter théologique-

102. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, pp. 162, 163.

103. *Ibid.*

104. Idem, pp. 114, 115.

105. D. BONHOEFFER, *Éthique*, pp. 103, 104.

106. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, p. 76.

107. Idem, p. 172, lettre du 25 juillet 1944.

ment, comme il le dit dans sa lettre du 5 mai 1944 ¹⁰⁸. La résurrection signifie, pour le présent, la construction du royaume de Dieu sur la terre, i.e. un royaume où règnent justice, liberté, paix, amour, au milieu d'un monde qui rejette cet idéal pour lui substituer des idéologies inhumaines et contre nature. Donc, ni la fuite vers l'au-delà, ni l'approbation béate et non critique de l'histoire, mais « vie en ressuscité », jusqu'à ce que la résurrection finale vienne renverser les choses, et donne raison aux fidèles. En attendant, que les chrétiens réinterprètent les termes d'incarnation, de crucifixion et de résurrection dans un sens laïque et non religieux, i.e. de telle sorte que ces dogmes les amènent à s'engager concrètement dans le monde pour le royaume. Quand adviendra cette résurrection finale, elle ressemblera à une restitution plutôt qu'à une sublimation, et sera donc en continuité avec ce que l'homme aura désiré et entrepris sur la terre, comme Bonhoeffer le dit dans sa lettre du 18 décembre 1943 :

Restitution et non sublimation..., restitution de tous les désirs terrestres..., pensée très importante quand nous avons à répondre à des hommes qui nous interrogent sur leurs rapports avec ceux qu'ils ont perdus ¹⁰⁹.

Dans la même lettre, il dira aussi à son ami Bethge :

Je voudrais qu'on chante à mon enterrement :

« Je demande une chose à mon Seigneur, hâte-toi ô Dieu de me sauver » ¹¹⁰.

On retrouve ces mêmes sentiments dans le poème de Bonhoeffer sur la liberté qu'il espère trouver au delà de la mort après en avoir fait l'idéal de sa vie.

Liberté, nous t'avons cherchée longuement dans la discipline, l'action et la souffrance ; mourant, nous te reconnaissons dans le visage de Dieu ¹¹¹.

La séquence « incarnation, crucifixion, résurrection » est donc inséparable : l'incarnation indique l'amour de Dieu pour la créature ; la crucifixion, le jugement prononcé par Dieu sur toute chair ; la résurrection, sa volonté de créer un monde nouveau. Une éthique chrétienne qui se baserait uniquement sur l'incarnation mènerait à une solution de compromis, i.e. à l'acceptation veule et complaisante des situations pécheresses. Une éthique basée sur la croix et la résurrection seules tomberait dans le radicalisme et l'exaltation ¹¹².

Réalité dialectique

Le concept de la *réalité* — par opposition aux illusions ou aux parties du réel — est donc à la base de cette vision. Incomplète et tronquée est la pensée bicéphale du monde en soi sans l'Évangile ou de l'Évangile sans le monde ¹¹³.

108. Idem, p. 124.

109. Idem, p. 84.

110. Idem, p. 85, Il s'agit d'un cantique de H. Schütz.

111. Idem, p. 172, aussi dans sa lettre du 18 novembre 1943, pp. 62, 63.

112. D. BONHOEFFER, *Éthique*, pp. 102, 103.

113. Idem, pp. 158, 166.

Cette réalité Dieu-monde en Christ n'est pas fusion et confusion plate ; elle est tension dialectique vers un accomplissement qui s'appelle la pleine réconciliation. Le monde que Dieu aime est pécheur et rejette Dieu. Il est déboussolé ; il a perdu sa structure naturelle. Cette vision devient donc source de mandat et de mission pour l'Église.

C'est l'essence et la mission de la communauté d'annoncer à ce monde sa réconciliation avec Dieu, et de lui dévoiler la réalité de l'amour de Dieu, contre lequel il s'acharne dans son aveuglement ¹¹⁴.

La pensée de Bonhoeffer n'est donc pas statique et ne se borne pas à décrire une réalité immuable ; mais elle invite à l'action en vue d'un accomplissement et comporte une visée eschatologique :

Le Christ est venu en vue de la structuration chrétienne du réel, mais n'est pas encore devenu sa structure effective ¹¹⁵.

Ce concept de « réalité » est dialectique au sens hégélien. Il comporte deux pôles antithétiques mais intrinsèquement liés et en voie d'engendrer une synthèse supérieure.

Christ, structure du réel

Pour comprendre la pensée de Bonhoeffer sur ce point, distinguons d'abord entre « l'avant-dernier » et « le dernier ». Nous vivons dans « l'avant-dernier » et sommes appelés à des réalités dernières. « L'avant-dernier », réalité incomplète, c'est le monde déchu et pécheur. « Le dernier », c'est la justification, le monde réconcilié avec Dieu ¹¹⁶. Seul le Christ et l'évangile peuvent redonner au monde sa structure originelle de justice et de droiture. L'éthique de Bonhoeffer est tout entière basée sur l'Écriture inspirée. C'est dans l'Évangile et chez Paul qu'il trouve la règle qui doit régir le travail, l'État, la culture, le mariage. Dieu s'est fait homme en Jésus-Christ, pour réparer la nature déchue. L'image de Dieu défigurée qu'est devenu l'homme doit être réparée à partir du modèle originel. Créés dans le Christ, c'est en lui que nous devons être recréés. On retrouve ici la théologie de la création traditionnelle dans le protestantisme, qui cherche à fonder aussi bien l'ordre naturel que l'ordre de la grâce sur la révélation, et qui se nourrit d'une défiance congénitale envers la pure rationalité qui a si souvent échoué dans ses démarches. On y perçoit aussi le rejet de l'humanisme en soi, pur et fermé sur lui-même, parce qu'il détruirait Dieu, ainsi que le rejet du radicalisme chrétien en soi (auquel pouvait conduire *Nachfolge*), parce qu'il détruirait le monde ¹¹⁷.

114. Idem, p. 165.

115. A. DUMAS, *D. Bonhoeffer*, p. 257.

116. D. BONHOEFFER, *Éthique*, pp. 113, 114.

117. Idem, p. 100.

La structuration chrétienne du réel

Le Christ est venu pour que le monde retrouve sa structure originelle et naturelle de vis-à-vis de Dieu, d'être ordonné selon la loi de sa nature par le moyen de la parole, des sacrements, de la communauté, qui atteignent l'homme dans sa structure naturelle d'être répondant, engagé dans la nature et l'histoire, et d'être social¹¹⁸. L'Église est donc concrètement « le Christ existant en forme de communauté ». Elle est « la réalisation du monde en Jésus-Christ, l'espace où il se structure selon son véritable milieu »¹¹⁹, comme l'affirmait déjà la thèse doctorale « *Sanctorum Communio* » en 1930. Cette structuration chrétienne se fait en deux temps :

(1) chacun doit par ses efforts préparer le chemin, en éloignant les obstacles et en remettant l'homme sur ses pieds, par le moyen de la discipline morale, (2) pour que Dieu vienne accomplir par sa grâce l'œuvre commencée, en éloignant les derniers obstacles à la réconciliation de l'homme avec Lui¹²⁰.

Comment se fait cette structuration chrétienne du réel ?

Notre tâche concrète à assumer pour établir la structuration chrétienne du réel peut être présentée sous forme de quatre *mandats* concernant l'Église, le mariage et la famille, la culture et le travail, les autorités.

Ce sont des missions concrètes basées sur la révélation christique attestée par l'Écriture¹²¹.

L'accomplissement de ces mandats exige de la *responsabilité* de la part des chrétiens. C'est là l'idée fondamentale de tout l'*Éthique* de Bonhoeffer, qui fait le lien entre la pensée, la prière et l'action.

Nous avons appris, un peu tard, que ce n'est pas la pensée, mais le sens de responsabilité qui est à l'origine de l'action¹²².

La responsabilité comporte les exigences suivantes : substitution, conformité au réel, disposition à assumer la faute, liberté. Comme ce thème ne fait pas l'objet principal de notre recherche, nous ne ferons que définir brièvement chacun de ces éléments au moyen d'une citation de Bonhoeffer.

Substitution. — Prenant exemple des parents qui travaillent et se dévouent pour supporter leurs enfants en tout, il affirme : « Chacun est responsable de

118. D. BONHOEFFER, *Christologie*. Oeuvre composée d'après des notes prises à un cours donné par D. Bonhoeffer, mais que Bonhoeffer n'a pas écrite personnellement. Le Christ y est présenté d'abord dans sa réalité historique, puis d'après son existence actuelle, dans la communauté qui perpétue sa présence et son action. C'est ce deuxième aspect qui nous intéresse ici. *Gesammelte Schriften* III, Kaiser, Munich, 1960, pp. 166-243.

119. A. DUMAS, *D. Bonhoeffer*, pp. 90, 92 ; pp. 235-258.

120. D. BONHOEFFER, *Éthique*, pp. 106, 107.

121. Idem, p. 237.

122. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, p. 137.

l'humanité »¹²³, et ne peut se laver les mains de ce que font ou subissent les autres.

Conformité au réel. — On ne doit pas s'excuser d'agir, en invoquant les principes d'une morale générale et abstraite qui ne tiendrait pas compte des situations, et nous plongerait invariablement dans un conflit éthique qui emprisonne la conscience. Il faut plutôt se laisser dicter son comportement par la situation donnée¹²⁴. Ainsi s'expliquent, par exemple, les réflexions de Bonhoeffer sur le problème : « Qu'est-ce que dire la vérité ? »¹²⁵, ainsi que son engagement dans un groupe qui projetait d'assassiner Hitler.

La disposition à assumer la faute signifie « le devoir qu'a l'innocent de se substituer au coupable »¹²⁶, comme a fait le Christ, non pas en péchant lui-même, mais en acceptant de partager la *responsabilité* pour le mal commis et le *châtiment* qui s'ensuit.

La *liberté* consiste à ne pas se décharger sur autrui ou sur des causes atténuantes, mais à accepter de porter ses propres actions, d'en répondre devant qui que ce soit.

Le fait que rien ne pourra le défendre ni le décharger, si ce n'est ses actes et lui-même, est la preuve même de sa liberté¹²⁷.

Devant cette vision très engagée de la vie chrétienne, Bonhoeffer perçoit les limites et le danger que pouvait comporter *Nachfolge*, plutôt centré sur la sanctification personnelle et la « suivance » du Christ par la pratique des béatitudes¹²⁸. En simplifiant, *Nachfolge*, et même *Gemeinsames Leben* partaient du schéma : « Le monde pour le Christ », tandis que l'*Éthique* et les lettres partent du schéma inverse : « Le Christ pour le monde ». Aussi, dans l'*Éthique* Bonhoeffer ne théorise nulle part sur la prière ; il n'y parle que du devoir d'engagement pour et dans le monde, de mandat, de responsabilité. Les prières des lettres, résultant d'une longue habitude cultivée depuis l'enfance, suscitées par la réclusion et l'impossibilité d'agir, trouvent leur inspiration principale dans l'accompagnement de Jésus, rejeté et crucifié par ceux qu'il a aimés et pour lesquels il s'est dévoué tout entier tant qu'il a pu pendant ses années de liberté. La prière accompagne l'action pour le royaume ; elle accompagne surtout la souffrance de celui qui, ne pouvant faire davantage, remet sa cause entre les mains de son Seigneur et attend de Lui ce que les hommes lui refusent. Les personnages bibliques avec lesquels Bonhoeffer se trouve le plus d'affinité sont, après *Jésus* lui-même, Moïse, — responsable de son peuple, qui « meurt de la mort du

123. D. BONHOEFFER, *Éthique*, p. 183.

124. Idem, p. 185.

125. Idem, p. 308.

126. Idem, p. 196.

127. Idem, p. 207.

128. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, p. 169.

capitaine et dont le libre regard sonde le large après avoir mené son peuple à la bataille »¹²⁹, et Job, qui tient tête à ses accusateurs, sûr que Dieu prendra sa défense.

CONCLUSION

La théologie christologique de Bonhoeffer donne donc une importance primordiale à l'engagement, une importance si grande que l'attitude priante peut sembler suspecte et malvenue. Mais ce serait là une vue superficielle.

C'est vraiment le Christ qui est le point de soudure entre le monde et Dieu. « C'est en Lui que Dieu se réconcilie le monde. » Et cette réconciliation continue de s'effectuer jusqu'à la fin du monde avec notre concours.

Comment peut-on alors s'engager dans ce travail de réconciliation et de restructuration sans entretenir une relation personnelle et constante avec le Christ ? L'engagement pur et simple dans le monde s'épuise vite, parce qu'il manque de souffle et d'inspiration. La *prière*, au contraire, qui fait partager la volonté de Dieu et le désir que son règne vienne est le point de départ nécessaire et essentiel à l'engagement chrétien, de même que son appui continu. C'est elle qui nous situe également dans la volonté de Dieu et dans sa puissance bienveillante, reconnue aussi bien dans les mouvements de résistance acharnée à tout ce qui s'oppose à nos désirs naturels et sains, qu'à nos moments de soumission au destin aveugle et implacable. C'est par son moyen que même ce destin est toujours apparu à Bonhoeffer, non comme une puissance impersonnelle, mais comme le visage mystérieux et aimant de Dieu. Cette pensée lui a permis de recevoir le destin, et de s'y soumettre avec une « résignation fière » et confiante, comme le Christ sur la croix, que son Père aimant abandonnait pour un temps aux puissances ennemies et à la mort.

Ainsi, la prière de Bonhoeffer rejoint les deux demandes fondamentales du Notre Père : « Que ta volonté soit faite ; que ton règne vienne »... Règne de Dieu qui concerne l'humanité, et toute la nature : règne de justice, d'amour, de liberté et de paix, qui intéresse non seulement Dieu dans sa gloire, mais l'homme dans sa misère ; règne de Dieu qui adviendra par grâce, mais non sans nos efforts et notre engagement.

Enfin, Bonhoeffer nous apparaît comme un mystique dans l'action. L'action et l'engagement, comme la souffrance, ont été vécues par lui comme un moyen privilégié de vivre dans la compagnie et l'intimité de Jésus, dont il partageait ainsi les projets, les espoirs et les souffrances. Il nous semble que celui qui s'engage pour une cause au point d'y sacrifier son existence ne peut le faire sans vivre de cette cause. Plus il s'engage dans l'action, plus la mystique de cette action lui devient présente, s'empare de lui tout entier. Bonhoeffer n'a pu donner

129. D. BONHOEFFER, *De la vie communautaire*, p. 141.

son témoignage sans que, de plus en plus, et à proportion de son implication, la cause du Christ ne se soit imposée à Lui avec toujours plus d'exigence. Le secret de son existence n'a pu être autre chose que l'amour du Christ qui l'a dévoré et auquel il s'est sacrifié tout entier. Ainsi, on ne peut plus tracer de frontière entre prière et engagement, partager sa journée en temps d'oraison et en temps de travail ; mais ce sont deux dimensions de chacune de ses activités qui s'appellent et se conditionnent mutuellement, croissent ensemble. Cet idéal qu'il avait proposé à Finkenwalde, de faire du travail une prière, « en découvrant la réalité de Dieu à travers la sévère impersonnalité des choses »¹³⁰, Bonhoeffer l'a réalisé personnellement de façon éminente dans sa propre vie.

Pour conclure, nous citerons un court extrait de la prière que Bonhoeffer a composée au nouvel an de 1945, dans la prison S.S. de Berlin, peu de temps avant d'être pendu. Bonhoeffer exprime une « résignation fière » à la volonté de Dieu, celle d'un homme engagé dans la résistance anti-nazie à cause de sa foi et de son sens de la responsabilité chrétienne, mais demeuré jusqu'à la fin profondément attaché à la vie et à la terre.

— Seigneur, donne à nos âmes épouvantées
le salut pour lequel tu nous a préparés ;
— et s'il te plaît de nous tendre l'âpre calice
de la douleur rempli jusqu'à pleins bords,
nous voulons l'accepter avec reconnaissance
et sans trembler de ta main douce et chère ;
— et s'il te plaît de nous donner une fois encore la joie
de retrouver ce monde et l'éclat du soleil,
nous nous rappellerons alors les jours passés
et notre vie t'appartiendra désormais sans réserve¹³¹.

130. *Idem*, p. 68.

131. *Idem*, p. 138.